

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choiesies, Mises En Vers

La Fontaine, Jean de

Paris, 1759

Fable XXXII. Le Juge Arbitre, L'Hospitalier Et Le Solitaire.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1703

FABLE XXXII.
LE JUGE ARBITRE,
L'HOSPITALIER
ET
LE SOLITAIRE.



FABLE XXXII.

LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER, ET LE SOLITAIRE.

Trois Saints, également jaloux de leur salut,
 Portés d'un même esprit, tendoient au même but.
 Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses.
 Tous chemins vont à Rome : ainsi nos concurrens
 Crurent pouvoir choisir des sentiers différens.
 L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses
 Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
 S'offrit de les juger sans récompense aucune,
 Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
 Depuis qu'il est des loix, l'homme, pour ses péchés,
 Se condamne à plaider la moitié de sa vie.
 La moitié ? Les trois quarts, & bien souvent le tout.
 Le Conciliateur crut qu'il viendrait à bout
 De guérir cette folle & détestable envie.
 Le second de nos Saints choisit les hôpitaux.
 Je le loue ; & le soin de soulager les maux
 Est une charité que je préfère aux autres.
 Les malades d'alors étant tels que les nôtres,
 Donnoient de l'exercice au pauvre Hospitalier ;
 Chagrins, impatiens, & se plaignant sans cesse :
 Il a pour tels & tels un soin particulier,
 Ce sont ses amis : ils nous laisse.
 Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
 Où se trouva réduit l'Appointeur de débats.
 Aucun n'étoit content ; la sentence arbitrale
 A nul des deux ne convenoit :
 Jamais le Juge ne tenoit
 A leur gré la balance égale.
 De semblables discours rebutoient l'Appointeur.
 Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.



LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER, ET LE SOLITAIRE. Fable CCXLV

J.B. Oudry inv.

Salvador aqua forti, N. Dupuis aëlo, sculpsit

Tous deux ne recueillant que plainte & que murmure,
Affligés, & contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conseil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de foi-même.

Qui mieux que vous sçait vos besoins?
Apprendre à se connoître est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la majesté suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité:
Chercher ailleurs ce bien, est une erreur extrême.

Troublez l'eau : vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci. Comment nous verrions-nous?

La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du crystal nous venons d'opposer.
Mes Freres, dit le Saint, laissez-la reposer;
Vous verrez alors votre image.

Pour vous mieux contempler, demeurez au désert.

Ainsi parla le Solitaire.

Il fut cru, l'on suivit ce conseil salutaire.
Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide, & qu'on meurt, & qu'on devient malade,
Il faut des Médecins, il faut des Avocats.
Ces secours, grace à dieu, ne nous manqueront pas,
Les honneurs & le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
O vous! dont le Public emporte tous les soins,
Magistrats, Princes, & Ministres,
Vous, que doivent troubler mille accidens sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon fera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
Je la présente aux Rois, je la propose aux Sages :
Par où sçaurois-je mieux finir ?

Fin du douzieme Livre & du quatrieme & dernier Volume.



(Fable CCXLV.)